

Un possible modèle sémiotique global de la communication*

Dan S. Stoica, Ph.D.

University “Al. I. Cuza”, Iasi, Romania

Faculty of Letters

Dept. of Journalism and Communication Sciences

*Motto: La politesse c'est ce que je crois
que tu crois que je crois de toi.*

Petre Botezatu

Résumé: Il s'agit d'une tentative de mettre au point un modèle global sémiotique de la communication. Nos efforts dans ce sens partent de la lecture d'un article de *Semiotica* où l'on parlait justement d'un modèle global de la communication, après un passage en revue de plusieurs modèles, de celui de Saussure ou celui de Jakobson, jusqu'aux plus récents. Comme la construction finale ne nous satisfaisait pas, nous nous sommes appliqué à trouver ce qui ne marchait pas, et c'est plutôt de là que notre modèle est né. Partant du principe que la communication est une activité dynamique et continue, notre modèle essaye de concentrer les conditions générales de chaque instance de communication, aussi bien

*Este artigo corresponde à versão escrita da comunicação com o mesmo nome apresentada no Colóquio Franco-romeno de Ciências da Comunicação (CIFSIC), em Bucareste, 2003. A sua disponibilização *on line* inscreve-se nas actividades do Programa Sócrates/Erasmus do Departamento de Comunicação e Artes que, durante o ano lectivo 2005/2006, foram coordenadas pelo Professor Eduardo J. M. Camilo.

que ce qui compte dans l'intercompréhension par voie discursive. Sont pris en considération l'environnement socio-culturel (qui détermine les *topoi* entrant en jeu, les représentations et les méta-représentations que les interlocuteurs sont supçonnés d'avoir l'un de l'autre (et non seulement!), les types de relations imaginables et possibles dans l'univers où a lieu l'intervention discursive etc.), l'intertexte culturel personnel de chaque participant à l'interlocution et l'intertexte culturel partagé, le rôle du *feedback* et des réponses, l'apport du non-verbal, etc.

L'histoire du titre de notre intervention peut servir d'introduction à cette construction que nous envisageons de soumettre à votre attention. En voici les étapes:

1. Au début, ce fut le titre de cet article de *Semiotica*¹, qui a tout provoqué: tout simplement, "Un modèle global de la communication" (en anglais);
2. Partant de là, nous avons proposé le titre "Un **possible** modèle global de la communication";
3. Dans le programme, que nous avons tous reçu, notre intervention avait un titre – que nous avons supposé proposé par le comité scientifique du colloque – qui était sous forme de question; question rhétorique, nous pensons, et qui attend une réponse plutôt négative, car c'est plus qu'un doute qu'elle exprime;
4. Enfin, le titre final, pour lequel nous avons opté avant de prendre connaissance des changements opérés par le comité scientifique, et que vous trouvez au dessus de la représentation graphique de notre modèle, est "Un **possible** modèle **sémiotique** global de la communication".

¹ Alexandros Ph. Langopoulos, "A global model of communication", in *Semiotica*, vol. 131/2000, nos. 1-2, pp. 45-77.

Tout ceci n'est pas pour rien, et nous allons nous appliquer à trouver une explication à cette histoire ... agitée du titre de cette étude.

Il faut accepter dès le début que nous avons affaire à une discipline qui manque de discipline² – la communication. Rien que de regarder dans le célèbre *Handbook of Rhetoric and Communication* et l'on trouve que les auteurs sont d'accord sur un fait: le manque de cohésion de l'intérieur du champ d'étude engendre les limites de cette discipline appelée *communication*. Nous y trouvons, clairement stipulé dans l'introduction que "dans l'état actuel des connaissances, on ne peut pas organiser la recherche et la théorie sur la rhétorique et la communication en un schéma unique".

Il est vrai d'ailleurs qu'il est très difficile de dire ce que les spécialistes de la communication n'étudient pas ou quelles seraient les pensées ou les activités humaines qu'on serait enclin à exclure de la recherche sur la communication.

Nous ne voudrions pas aller plus loin avant de signaler une distinction d'une importance épistémologique exceptionnelle qu'opère le roumain et que le français, hélas, n'est pas en mesure de rendre. En roumain il y a *comunicare* et *comunicăție*, ce que le français exprime par des syntagmes comme, par exemple, "communication normative" et "communication fonctionnelle" (selon Dominique Wolton, qui distingue également entre "communication – expérience anthropologique" et "ensemble de techniques pour la communication à distance"³). Il est évident que nous ne traitons que de ce qui est sténographié par le premier terme, *comunicare*, qui désigne, entre autres, une expérience anthropologique

Même avec cette approche bien précisée, il faut constater que, tout en s'unifiant (dans la mesure du possible!), le domaine qui nous intéresse garde une diversité déconcertante des perspectives

² Cf. Em. Griffin, *A First Look at the Communication Theory*, 1997.

³ cf. Dominique Wolton, *Penser la communication*, Paris, Flammarion, 1997, p. 15-17.

d'approche (communication interpersonnelle, communication publique, interaction sociale, etc.). Les tendances pourraient quand même être réparties en un nombre assez restreint de groupes: la recherche sur l'interprétation et les effets de la communication, les tentatives de pénétrer la "boîte noire" de la pensée par la modélisation des structures mentales et des processus cognitifs qui guident le comportement communicatif, l'étude des relations interpersonnelles.

Dans les années '80, les spécialistes de la communication déploraient l'absence d'une théorie unique et englobatrice, qui traite de tout ce que c'était leurs efforts. Ce n'est plus le cas et ceci laisse penser que le domaine est mûr (cf. l'idée de maturité d'une science, chez Thomas Kuhn, dans *La structure des révolutions scientifiques*). Un domaine est à sa maturité si ses concepts, ses méthodes, ses modes de travail sont bien établis. Alors il ne reste qu'à faire un effort de systématisation et de formalisation pour en retirer un modèle. Un modèle c'est une axiomatique, un paradigme de la structure et du fonctionnement de quelque chose. Dans la frénésie de la créations des modèles, on a vu apparaître toutes sortes de représentations pictographiques de l'activité communicationnelle: en forme de table de Monopoly, en tourbillon, imitant des schémas de circuits électriques ou hydrauliques, sous forme d'arbre généalogique, de cube de Rubic, d'échelle, de roues contenues dans d'autres roues, etc. Pas un n'a été généralement accepté comme paradigme des processus de communication.

Communication Quarterly présentait, en 1977, trois types de théories sur la communication: il y en avait qui étaient centrées sur les lois (capables de couvrir le domaine), il y en avait qui étaient centrées sur les règles (interprétatives, comme dans les autres sciences humaines), et il y en avait qui étaient centrées sur les systèmes⁴. La théorie des systèmes, qui refuse de prendre la conversation pour un acte isolé, présente le système de la communication humaine comme étant un ensemble de gens, in-

⁴ Les systèmes sont vus comme ouverts (qui n'obéissent ni aux lois, ni aux règles).

terdépendents, coopérant pour changer l'environnement. Les partisans de cette théorie se distinguent de ceux de la théorie des règles, par exemple, par le fait qu'ils jouent le rôle d'individus et se concentrent sur des modèles de relations à l'intérieur du système pris dans son ensemble. Leur point de départ se trouve, néanmoins, encadré dans la perspective des lois, puisqu'ils voient l'événement communicationnel comme étant beaucoup plus que la somme de ses éléments.

C'est à cette catégorie que nous tentons d'aligner notre démarche, vu que, dans notre vision, la communication est un processus dynamique et continu. Les approches dites "linéaires" (comme celle reproduite dans le modèle de Shannon et Weaver) proposent une vision amputée de la communication: ce serait comme si quelqu'un – la source – préparerait quelque chose – le message – qu'il lancerait ensuite à travers un canal vers quelqu'un d'autre – le récepteur – qui le recevrait, en concluant ainsi l'acte de communication. Certes, pour des études statistiques, pour des études visant la quantité et la qualité de l'information passée d'un point à l'autre, ce type d'approche est ce qu'il faut. Mais, pour rendre compte de tout ce qui se passe dans une interaction symbolique entre deux ou plusieurs êtres humains, il faut beaucoup plus. D'abord, les humains savent qu'ils ne sont pas seuls, que le monde est peuplé de leurs semblables et qu'ils sont en perpétuelle interaction, d'une façon ou de l'autre. La présence ou l'absence de l'autre en un même lieu et en même temps, c'est déjà un fait significatif, qui communique quelque chose ou dont le sens aide à comprendre le sens d'une expression linguistique et/ou d'un geste ou d'une mimique. La théorie des représentations et des métareprésentations et le concept de communication par inférence, de Dan Sperber⁵, sont à prendre en compte.

Déjà, avec la reprise du modèle de Ferdinand de Saussure, Langopoulos marque un pas en avant, surtout parce qu'il présente une vision circulaire du processus de la communication (voir Annexe 1). La discussion autour du modèle de Roman Jakobson

⁵Voir www.dan.sperber.com

(voir Annexe 2) pousse la discussion vers une acception dynamique de la communication: les fonctions phatique et conative mettent en relief la participation de l'autre, le fait que l'interlocuteur participe activement au processus. L'auteur de l'article de *Semiotica* va plus loin encore, en compliquant les choses, toujours dans le sens de la coparticipation des protagonistes: il évoque le célèbre théâtre dans la rue d'Ariane Mnouchkine et il décrit aussi plusieurs types de réseaux de communication, en laissant voir les interactions possibles dans chaque cas et aussi la quantité d'information envoyée et reçue. Il ya a, encore une fois, mélange de *communicare* et de *comunicaphe*.

Nous allons donc nous détacher de l'incitant article de *Semiotica*, aussi que d'autres modèles rencontrés à travers diverses lectures (voir Annexe 3), pour nous concentrer sur ce que nous considérons être les traits essentiels de la communication, en tant qu'activité humaine tenant à la capacité symbolique de notre esprit. Nous rappelons les caractéristiques fondamentales de la communication: elle est dynamique et continue. Nous sommes tout à fait d'accord que l'on peut, pour des raisons d'étude, en extraire un segment pour l'analyser en tant que tel. Mais, sauf approche explicite de ce genre, la communication n'a ni début ni fin, et elle subit la dynamique de l'environnement qu'elle-même influence et soumet à des changements continuels. Voilà donc pourquoi nous nous sommes proposé d'en offrir un modèle . . . global (voir Annexe 4). Il nous reste à préciser que notre perspective sur la communication vient d'un angle sémiotique et que, donc, le modèle que nous allons proposer à votre analyse sera global et sémiotique à la fois⁶. Pourquoi la sémiotique? Parce que nous nous sentons plus proche de la perspective contenue, par exemple, dans la définition de Ducrot (la communication, dit-il, c'est la mise d'autrui sous influence symbolique) ou dans celle de Dominique Wolton (la communication est une expérience anthropologique fondamentale [. . .] communiquer consiste à échanger avec

⁶ Le fait d'être sémiotique restreint la qualité d'être global: notre modèle est global à l'intérieur de la vision sémiotique.

autrui⁷). Et surtout parce que la communication humaine se fonde sur la capacité symbolique de l'esprit: elle est une interaction réalisée par le biais des symboles. Cela n'exclut nullement le "frôlement" d'autres perspectives, qu'on ne saurait bannir, telle la perspective anthropologique, la perspective sociologique ou psychosociologique. La sémiotique de l'autre se fonde sur une représentation de l'altérité, dans la tradition des modèles de pensée sociale que décrit l'anthropologie. Il y aura dans le schéma du modèle que nous avons réussi à dessiner une première sphère, où tout se passe et qui détermine la forme de manifestation de tout le reste: c'est l'environnement socio-culturel, la société, avec sa culture, telle qu'elle est à un moment donné de l'histoire, à un certain endroit de ce monde. Y sont englobés les relations, les moeurs, les habitudes et les traditions, les lois et les règles de l'interaction sociale, les produits artistiques et culturels et la langue dont se servent les habitants du territoire. Surtout la langue! C'est le contenu de cette sphère qui va déterminer les classes d'actes de communication possibles et acceptables⁸, c'est lui qui va décider des *topoi* qui contribuent à l'intercompréhension dans la communication.

Il y a ensuite un autre sphère, inscrite dans la première, et qui représente l'intertexte culturel partagé par les interlocuteurs. Elle est tracée de façon à laisser une zone exclue dans chacune des petites sphères représentant les deux personnes en interaction communicative: cette zone que chacun garde en dehors du savoir partagé serait le savoir personnel non-partagé de chacun, ce que A sait sans partager avec B et vice-versa. On aura peut-être remarqué que c'est là que chaque interlocuteur place sa représentation de l'autre. Mais, pour revenir à l'intertexte partagé, nous allons constater que c'est à l'intérieur de cette sphère que se décide la signification de chaque objet participant de l'instance de communication (y entrent les attitudes, la mimique, les habits et

⁷ cf. Dominique Wolton, *Penser la communication*, Paris, Flammarion, 1997, p. 15.

⁸ Ces classes contiennent les éléments connus sous le nom de „situation de discours”, qui ne sont que des occurrences des pratiques sociales.

même, en allant à l'extrême, le simple fait d'être là, pour ne pas insister sur des choses qu'on peut tenir en main lors de l'activité discursive). C'est toujours dans cette sphère que l'on va avoir le code – nécessairement partagé! – et en plus il faut voir cet espace de l'intertexte partagé en évolution, vu que les échanges entre A et B élargissent le domaine de leur savoir commun. Cette sphère, de l'intertexte culturel partagé, est le noyau du modèle, c'est l'univers où a lieu, pratiquement, l'instance discursive. C'est là que l'énoncé "s'accroche" au moyen des déictiques (prévus par le code et son fonctionnement), c'est là que l'énoncé et, ensuite le feedback qu'il provoque, assurent une base de plus en plus solide pour la désambiguïsation, ce qui mène à plus de chances pour l'intercompréhension. Cette base c'est le contexte. Il naît avec le message proprement-dit (par l'instauration même de l'instance discursive, avec le trio moi-ici-maintenant) et il ne cesse de croître (avec le feedback, avec les possibles réponses). C'est ce qui est suggéré dans notre schéma par la spirale qui part du message et se développe autour de celui-ci.

Voici maintenant comment cela fonctionne. Prenons une phrase qu'on va considérer comme contenu linguistique pour un énoncé:

Une fois, nous étions aux fromages

Si dans la représentation que A a de B se trouve, entre autres, "Roumain, francophone, au courant des faits de la tradition française des repas", alors A pourra employer cette structure linguistique pour faire connaître à son interlocuteur que lui et ses convives étaient à la fin du repas. Si, B n'est que "Roumain, francophone" dans la représentation que A se fait de lui, alors il vaut mieux que A lui dise nettement "Nous étions à la fin du repas" (vu que, dans la tradition roumaine, on sert le fromage avec les entrées). Si B n'est ni même "francophone" dans la représentation que A s'est faite de lui, l'énoncé devra être fait avec l'emploi d'unités d'une langue connue par les deux interlocuteurs (qui pourrait être

le roumain, si A le parle). D'une fréquentation précédant le moment de cette instance discursive, A pourrait en savoir plus sur B. Il pourrait en savoir plus aussi par l'analyse – inconsciente! – de certains objets de l'environnement commun: des livres de la bibliothèque se trouvant dans le bureau de B et suggérant un certain acquis culturel, des fromages français que B aurait dans sa main avec l'intention manifeste de les offrir à A, etc. Quant à la situation de communication, dans ce cas, pourrait être "la pratique sociale de se raconter des histoires", courante dans les cultures de source européenne.

Un mot pour la fin: le modèle que nous venons de proposer fait la preuve de bien mériter le nom de "global". Il est global par cela que tout ce qui y est présenté porte la marque de ce qui précède et annonce de quelque manière ce qui pourrait suivre (voir le *Motto* ci-dessus), et il est global aussi parce qu'il essaye de reproduire toute activité de communication, dans ce qu'elle a de fondamental, de général.

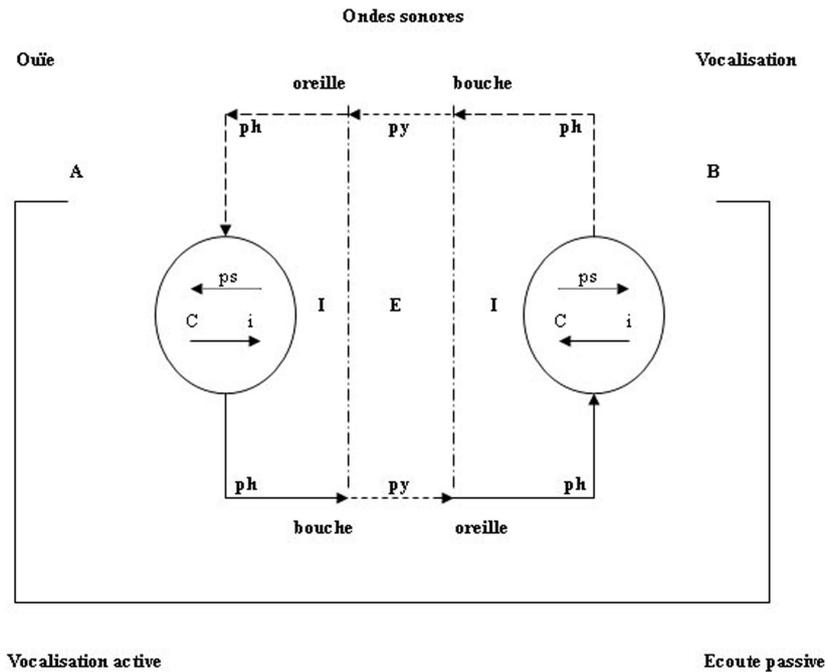
Avec cette précision qu'il faut le considérer dans une perspective sémiotique. Sinon ... on retourne à la case départ, où nous retrouvons le titre sous forme de question "Existe-t-il un modèle global de la communication?" et la réponse "Non!".

Discussions:

Des discussions qu'on a eues lors de la présentation de cette intervention, nous avons retenu la proposition qu'un collègue nous a faite quant à la possible introduction d'un troisième personnage, C, dans la situation de communication reproduite dans notre schéma. Nous avons été tout à fait d'accord, mais, toute réflexion faite, nous pensons que cela tient à une vision particulière de situation de discours, où deux personnes parlent en la présence d'une troisième et ils en sont conscients. Ce n'est qu'un des scénarios possibles. Un autre serait la situation de la communication publique ou de la communication de masse. Comme notre modèle reste perfectible, la discussion reste ouverte.

Quant à la question sur la pertinence d'un travail visant à construire un/des modèle(s) de la communication, la réponse que nous avons donné nous semble encore suffisante (il s'agit – avant tout et surtout – des usages didactiques de ces modèles). On pourrait y ajouter d'autres arguments, liés à ce que nous avons déjà dit sur l'effort de synthèse et de formalisation, bien nécessaire à l'intérieur d'une science mure. Ce n'est pas le dessin qui compte, mais ce qui le précède...

Annexe 1



Le circuit de la parole, selon Ferdinand de Saussure

Apud A. Ph. Langopoulos, A Global model of communication, in *Semiotica*, vol. 131, nr. 1-2 (2000), p. 47.

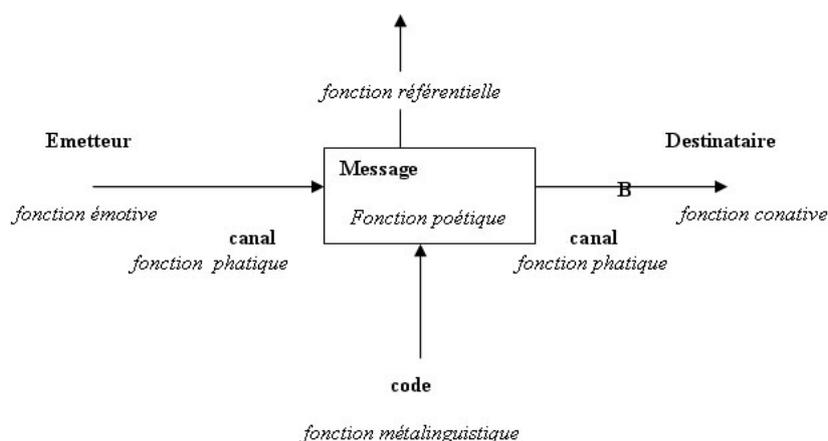
Comme on le sait très bien, Saussure ne se réfère qu'à la partie inférieure du diagramme.

La notation

A, B: des individus; C: concept (signifié); i: image acoustique (signifiant); ps: processus psychique (dans le cerveau); ph: processus physiologique; py: processus physique; I: circuit interne; E: circuit externe.

Annexe 2

Référence



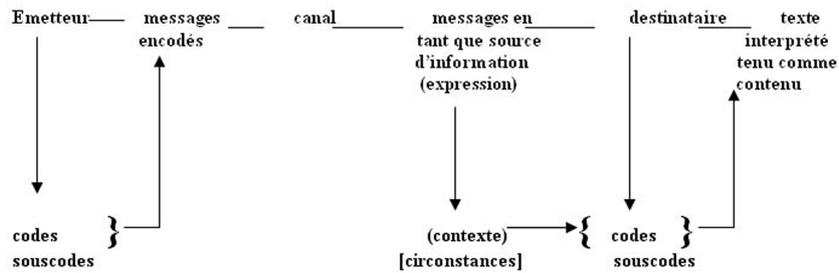
Les fonctions du langage, selon Roman Jakobson

Apud A. Ph. Lagopoulos, A global model of communication, in *Semiotica*, vol. 131, nr. 2-3 (2000), p. 62.

En caractères gras, les facteurs de la communication; en italiques, les fonctions du langage, dans le message

Annexe 3

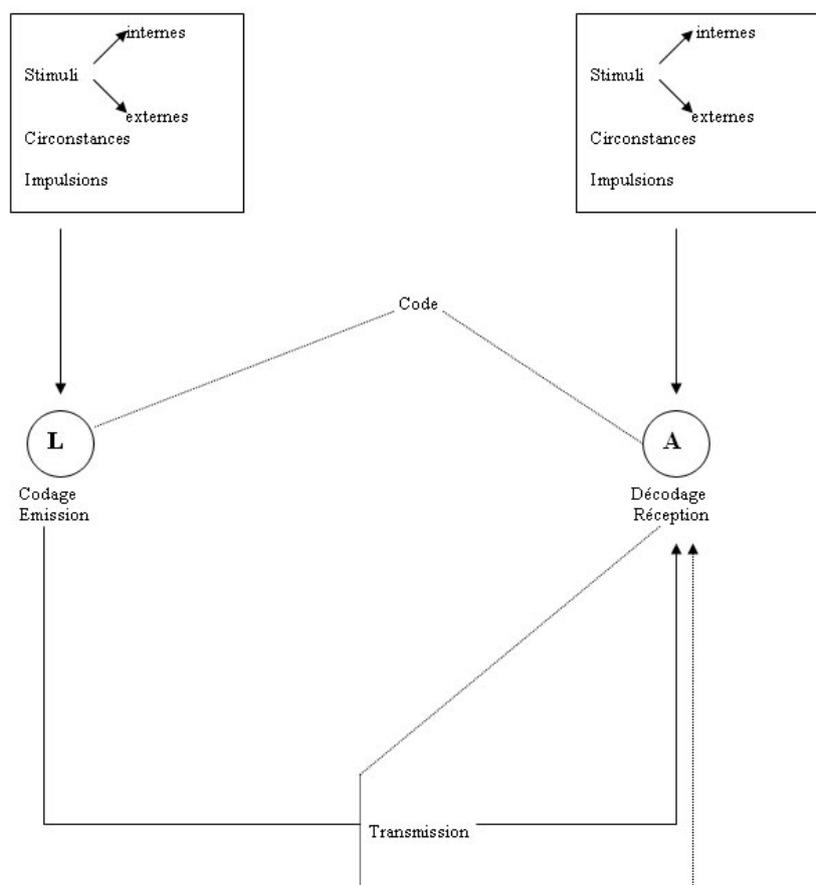
S'y trouvent deux autres modèles:



Le modèle de la communication selon Umberto Eco

Apud A. Ph. Lagopoulos, A global model of communication, in *Semiotica*, vol. 131, nr. 2-3 (2000), p. 69.

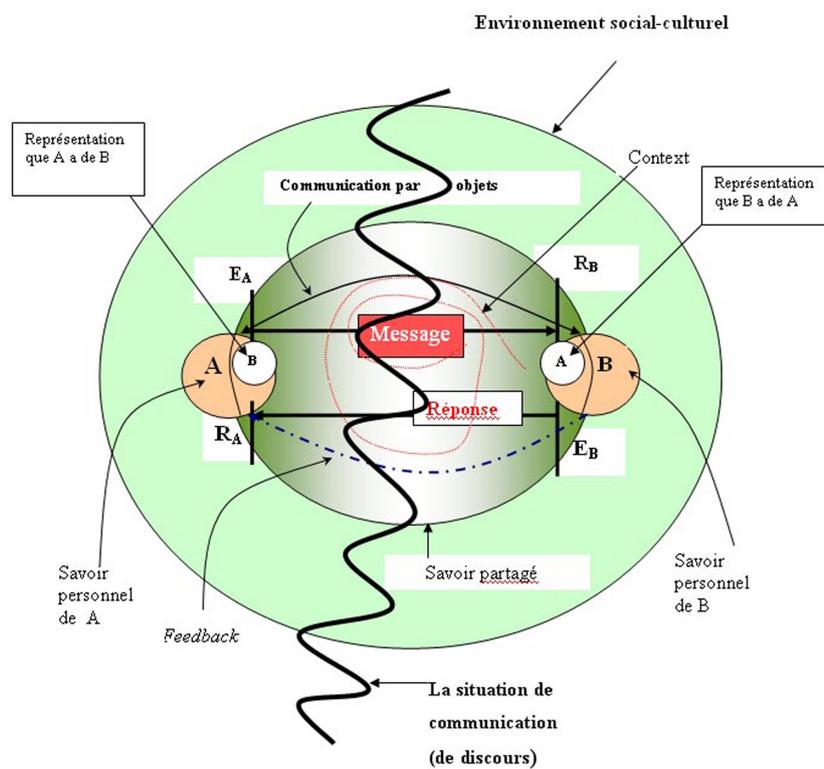
Le sujet actant, doué de compétence linguistique (qui fait partie d'une compétence beaucoup plus large, sorte de „savoir faire”), n'est pas vu comme sujet abstrait de la communication, mais comme sujet concret, réel, culturel. La compétence articule un univers sémiotique individuel.



Cf. ALONSO, César Hernández, *Gramática funcional de español*, Madrid, Editorial Gredos, 1986, p. 15.

Annexe 4

Un possible modèle sémiotique global de la communication



E= Emetteur
R = Récepteur